

Mesdames de Beaumont, restées à l'hôtel de Noiville, sur les conseils du juge d'instruction, n'avaient jamais douté de l'innocence de Jeanne, ni même de celle de Robert, et n'avaient cessé de s'occuper activement de la veuve du comte de Noiville. Mais tous leurs efforts pour communiquer avec elle, d'une façon quelconque, de même que ceux de Me Ferté, le tuteur et le notaire, avaient échoué devant le parti pris et la sévérité de monsieur Didier de la Tour. Cependant, quand madame de Beaumont et sa fille surent que l'instruction était terminée et que "l'affaire de la rue de l'Université" viendrait devant la cour d'assises, dans un mois, madame de Beaumont trouva tout à coup le moyen de communiquer avec Jeanne, et de lui rendre en même temps un véritable service.

—L'instruction étant terminée, dit-elle à sa fille désolée, Jeanne a le droit d'appeler un avocat près d'elle. Jeanne, qui est encore une enfant, à beaucoup d'égards, et qui ignore tout de la vie, excepté l'amour et la persécution, n'y pense même pas, j'en répondrais. Son tuteur s'en occupera, certainement. Occupons-nous-en d'abord. Qu'elle reçoive cette preuve de notre sympathie. Allons trouver un des maîtres du barreau de Paris. Chosi par nous, il nous dira mieux que tout autre ce qu'il y a lieu d'espérer ou de craindre, et se chargera près d'elle de l'expression de notre vive amitié.

Andréo sauta au cou de sa mère, qu'elle couvrit de baisers.

—Comme tu es bonne ! lui dit-elle.

—Je t'aime, ma chérie. Et j'aime qui tu aimes, voilà tout !

Le lendemain, à cinq heures du soir, madame de Beaumont et sa fille étaient introduites dans le cabinet de Me Litzelmann, avocat, demeurant rue Bonnaparte.

Me Litzelmann jouissait au palais d'une réputation méritée d'éloquence et d'habileté. A cela, ce qui est encore plus rare, il joignait un sens droit et un cœur resté jeune et généreux, bien que l'avocat eût dépassé la quarantaine et fût arrivé à l'âge des désillusions et du scepticisme. Au physique, c'était un homme grand, mince, d'allure correctes et d'aspect un peu froid. Mais son visage franc, loyal, ouvert, l'intelligence bienveillante qui brillait dans ses yeux, malgré l'expression un peu ironique de la bouche, vous mettaient tout de suite à l'aise. On se sentait bien vite en face d'un honnête homme et d'un homme bon.

Après les avoir saluées en véritable gentleman, Me Litzelmann fit asseoir les visiteuses près de son bureau et leur dit, s'adressant à la mère :

—C'est sans doute une consultation que vous venez me demander, madame ?

—Je viens plutôt vous demander l'appui de votre talent pour une affaire qui se plaidera prochainement en cour d'assises.

—Pas pour vous, madame, je le suppose, fit en souriant Me Litzelmann.

—Non, monsieur ; pour une personne que j'aime comme ma fille, et que ma fille aime comme une sœur.

—De qui et de quoi s'agit-il ?

—Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du crime de la rue de l'Université ?

—L'assassinat de monsieur le comte de Noiville ?

—Oui, monsieur.

—En effet, je connais cette affaire par ouï-dire. On en parle énormément au palais. On accuse madame de Noiville et un certain médecin d'être les auteurs de ce meurtre.

—C'est une infâme calomnie, monsieur ! ou tout au moins

une grave erreur ! s'écria madame de Beaumont. J'ai la conviction que madame de Noiville est innocente.

—Vous la connaissez beaucoup, intimement, madame ?

—Assez pour savoir qu'elle est incapable d'un crime aussi abominable. Du reste, il suffit de la voir pour en être certain. De plus, mademoiselle d'Esparre, aujourd'hui veuve du comte de Noiville, a été élevée dans le même pensionnat que ma fille.

—Nous assistions au mariage, moi à titre d'invitée, ma fille comme demoiselle d'honneur. Nous habitons depuis quelques jours l'hôtel de Noiville, et nous l'habitons encore. Nous n'avons pas quitté Jeanne, pendant les huit jours qui ont précédé son mariage. Nous étions encore avec elle quelques instants avant la mort de son mari.

—C'est nous qui l'avons déshabillée, la malheureuse enfant. Et je vous jure qu'elle n'avait rien de l'aspect d'une personne qui se prépare à commettre ou à faire commettre un assassinat ! On ne se trompe pas à ces choses-là.

—Si, quelquefois, madame ! fit doucement l'avocat avec son fin sourire. Mais je n'ai aucune raison de douter de la vérité de votre impression. Cependant, je ne puis, vous le comprendrez, me former ainsi une conviction.

—Ah ! monsieur, il faut que cette conviction naisse chez vous, et que vous acceptiez la défense de Jeanne.

—Oh ! monsieur, je vous en conjure, ajouta avec élan Andrée qui n'avait pas encore osé se mêler à l'entretien, qu'elle qu'en fût son envie.

Me Litzelmann regarda la jeune fille avec intérêt, et reprit après un court silence :

—Est-ce madame de Noiville qui vous envoie vers moi ?

—Non, monsieur, c'est de ma propre autorité que je suis venue vers vous. Jeanne, j'en suis sûre, ne pense pas même à se pourvoir d'un défenseur. Et, pourtant, pour lutter contre les preuves qui semblent l'accabler et contre la haine qui la poursuit, il lui faut un homme d'un talent au-delà de l'ordinaire !

—Vous parlez de haine, madame ? Croyez-vous donc que l'instruction ne se fasse pas loyalement ?

—Si, monsieur, mais "durement", avec le vif désir de trouver les prévenus coupables. M. Didier de la Tour, chargé de l'instruction, connaissait monsieur de Noiville, l'aimait, et met un singulier acharnement à venger sa mort.

—Ce serait grave ! murmura l'avocat. L'instruction est-elle finie ? reprit-il.

—Oui, monsieur.

—Eh bien, madame, je verrai demain madame de Noiville. Je causerai avec elle, et j'étudierai son dossier. Et je suis convaincu que j'accepterai d'être son défenseur, ajouta-t-il galamment en s'adressant aux deux femmes. Il me paraît difficile, dès à présent, qu'une criminelle inspire de pareilles amitiés.

—Oh ! meroi, monsieur, meroi de toute mon âme ! s'écria Andrée d'un accent de reconnaissance qui émut l'avocat.

—J'aurai le plaisir de vous revoir, après avoir reçu les confidences de madame de Noiville. Vous aurez, sans aucun doute, des renseignements précieux à me donner, mais qui seraient inutiles avant que j'aie pris connaissance des pièces du procès.

Mesdames de Beaumont s'étaient levées pour se retirer.

—Un dernier mot, madame. Savez-vous si le médecin, le complice présumé de votre amie, a choisi son défenseur ?

—Je l'ignore, monsieur.